

UNE CHORÉGRAPHIE DES PHANTASMES

GUY TOSATTO

New York, juin 1995. La pièce est plongée dans l'obscurité. Soudain, une lumière crue, électrique, découpe tel un scalpel ce noir profond. Un objet, une sculpture semble-t-il, apparaît par à-coups, remodelé par les éclats lumineux. Contre, autour, avec, une femme, nue, exécute une étrange chorégraphie : une danse sauvage où le désir et son inassouvissement rythment gestes et figures dans un éternel recommencement. Cette danse, filmée par Chrystel Egal, dont Ariane Lopez-Huici est l'auteur et l'interprète, constitue sans doute une des clefs de la démarche de l'artiste. On y découvre à travers une expression brute, directe, sans fard, une vision du corps, métaphore de l'être et de sa condition : humaine, magnifiquement humaine.

Le corps, enveloppe charnelle de tout un chacun, avec ses désordres, ses débordements, comme ses victoires, ses extases; le corps, image changeante, sans cesse réinventée, reflet ambigu des phantasmes d'une société; le corps, médium de la relation à l'autre, à son regard et par là même de la conscience de soi, se trouve depuis ses débuts au centre de l'œuvre photographique d'Ariane Lopez-Huici. Car, faut-il le préciser, Ariane Lopez-Huici est avant tout photographe. Et, si la performance filmée qu'elle a réalisée éclaire d'une manière aiguë sa recherche, elle n'en est pas moins unique dans son œuvre. Toutefois, ce goût du geste, de l'élan vital, s'inscrit de manière récurrente dans son approche de photographe. Les corps, fixés sur la pellicule, généralement nus, apparaissent toujours en mouvement, quand bien même seraient-ils statiques. Ils sont l'expression percutante de la vie, du vivant, par-delà ce qui peut heurter de prime abord, dans l'esthétique hors norme que l'artiste privilégie ou dans les situations intimes qu'elle montre. Par cette manière originale de chorégrapier ce que les corps de ses modèles disent, Ariane Lopez-Huici exalte l'énergie qui les traverse et, ce faisant, les transcende.

Prenons pour commencer les images d'Holly. Bien campé sur ses jambes écartées, nu, il se contorsionne face à l'objectif. Une lumière nette, oblique, souligne les marbrures de la peau, le duvet des poils, la chair tantôt flasque, tantôt tendue. Holly n'est pas beau. Son corps ne correspond en rien aux critères actuels de beauté. En regard des athlètes sculpturaux qui régulièrement sollicitent notre attention, des pages de magazines aux panneaux publicitaires, il prêterait même à rire. On relève son aspect grotesque, ses proportions malvenues. Mais voilà, Holly nous touche, Holly nous émeut. De sa maladresse émane une grâce. De son corps épais, une beauté singulière. De fait, la photographe le rend terriblement proche, soudain. A la fois fort et démuné, tel un oiseau trop lourd pour s'envoler, il s'offre, renversé en arrière, les bras écartés, comme crucifié. Les images sont prenantes. Elles oscillent entre le pathétique et le comique; en somme, une certaine idée de la condition humaine. Le regard attentif, tendre et direct de l'artiste nous révèle ici un homme dans sa vérité la plus immédiate, la plus simple, la plus pure.

Associé à Valeria, puissante ménade brune, Holly devient un faune, un centaure antique. A deux, ils esquissent le ballet immémorial du désir de domination de l'homme sur la femme. Elle se débat furieusement, il la serre violemment contre lui. Ils s'opposent et s'unissent dans un combat sans fin. Les images sont floues. Le tremblé des corps et des visages confère au couple, à leur relation antagoniste, une dimension épique, poignante, atemporelle.

Autre couple, autres liens. Une femme d'âge mûr, aux formes pleines, assise au sol sur un drap, regarde avec douceur l'objectif. A ses côtés, couché dans une position fœtale, la tête contre son ventre, repose un jeune homme, nu lui aussi. Ils se ressemblent. Dany est le fils de Deedee. Dans le huis-clos feutré de l'atelier de la photographe, mère et fils se livrent au rite secret et mystérieux de l'enfantement. Pour Ariane Lopez-Huici, ils rejouent l'union symbiotique de la mère et de l'enfant, puis la séparation jamais définitivement accomplie, du fils, de la mère. Leurs profils se fondent dans l'obscurité. Le mystère demeure entier sur la tendre et profonde communion de ces deux êtres. L'artiste dit le temps suspendu, le silence; l'amour indéfectible, le lien chaste et charnel entre un homme et une femme, entre un fils et sa mère par-delà la loi du désir.

Que dire de Toshiko et Toni ? Ces images laissent muet, tant la beauté suave qui en émane rend vaine toute parole. Deux femmes superbes, l'une noire l'autre japonaise, interprètent devant l'objectif une parade amoureuse d'une exquise délicatesse. De frôlements en caresses, leurs corps se rapprochent, se touchent, s'unissent comme s'unissent l'ombre et la lumière, l'ébène et l'or. Le sol est recouvert d'un fin tapis d'Orient. Il souligne le caractère exotique de la scène, qui se donne à voir comme l'éloge d'une beauté hybride. En effet, pour Ariane Lopez-Huici, la beauté naît de ce mélange des races et des couleurs, du métissage de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie. Toshiko et Toni composent cette allégorie d'une nouvelle conception du beau. Femmes entre elles, elles suggèrent aussi ce nouvel ordre à venir qui rejette la domination d'une race sur une autre, récuse également la prééminence d'un modèle sexuel en particulier.

On l'aura compris, la photographie est pour l'artiste non seulement le moyen de mettre à nu à travers la nudité des corps une certaine vérité des êtres, mais en outre de montrer ce que l'on ôte habituellement au regard d'autrui pour le réserver à la sphère de l'intime. Ariane Lopez-Huici désire tout montrer parce qu'elle estime que tout peut être vu. L'enjeu est précisément de trouver la juste distance, le rapport adéquat entre le voyeurisme que sous-tend toute photographie et sa capacité à conférer au visible une profondeur insoupçonnée.

Ainsi observer un couple faire l'amour, le photographe, pourrait rapidement sombrer dans la pornographie. De même que prendre pour thème d'une série un homme en train de se masturber. Mais là aussi l'artiste évite le scabreux, et donne à voir des images fortes, d'une grande puissance poétique, qui apparaissent, en définitive, comme des modèles du genre : une fois vus, une fois le trouble passé, on n'oublie pas le contrepoint sensuel des corps de David et Cecilia ou la tension fébrile de *Solo absolu*.

Avec Aviva, avec Dalila Khatir, l'artiste nous conduit vers d'autres corps, des corps de femmes autres. Aviva, prenant la pose sur un sofa, apparaît telle une odalisque d'un nouveau genre. Monumentale, le corps débordant de toute part, elle a le physique de ces déesses callipyges qui nous arrivent du fond des âges. Ses poses reprennent un registre classique, et la fascination qu'opèrent ces images vient de ce décalage, de cette dissonance, entre les corps *parfaits* que la tradition nous a habitués à admirer, enchâssés dans des conques, comme des bijoux, telle la Vénus de Botticelli, et cette pierre brute, ce gemme mal taillé d'une parure barbare. Sous l'objectif d'Ariane Lopez-Huici, Aviva se pare de l'éclat sombre des beautés terribles et terrifiantes. Elle est en même temps la mère nourricière et l'ogresse, une courtisane repue et une implacable Junon. Elle est cette nuit mystérieuse, ce gouffre profond dans lesquels se perdent depuis toujours les phantasmes des hommes.

A l'inverse, Dalila Khatir est solaire. Debout, bras tendus, bras repliés, le regard vif et moqueur, elle joue et se joue de ses rondeurs. Son corps se plie et se déplie, souple, et lui confère la noblesse d'une danseuse sacrée et la grâce d'une petite fille. Ses seins lourds tombent sur les bourrelets de son ventre, les hanches sont larges et se prolongent par des cuisses potelées. Rien ici ne rencontre les canons esthétiques contemporains mais cependant Dalila est belle; tout en elle exhale la vie, la verve et l'opulence : l'Orient. Nous spectateurs anonymes de ces images, à l'instar de la photographe, nous l'aimons déjà. C'est qu'Ariane Lopez-Huici, avec Dalila Khatir comme avec ses autres modèles, loin de se cantonner à un rapport strictement professionnel, établi avec chacun d'eux une relation privilégiée. L'amitié, la confiance mutuelle, le désir de l'artiste de présenter d'eux une image vraie, complice, donnent à ses photographies leur dense humanité.

Ses travaux les plus récents, l'artiste les a réalisés en Afrique, au Mali. Non plus dans l'espace de l'atelier mais en extérieur. Sur une plage, notamment, elle a photographié un couple de lutteurs, Adama et Omar. Les cadrages sont serrés et ne laissent voir que le buste de chacun. La succession des images dévoile une envoûtante chorégraphie. Collés l'un à l'autre, les yeux clos, la peau luisante, le crâne rasé, ils semblent comme figés dans une étreinte puissante et sans fin. Ces corps, ces visages sortent de nulle part. Ils sont sans âge et sans appartenance précise. On croirait voir une même chair tenter de se disjoindre pour s'unir à nouveau, une matière vivante indistincte prendre forme humaine. Là où l'on ne devrait découvrir qu'une force brute en action, l'artiste nous montre une sensualité tendue, immobile.

Le continent noir entraîne Ariane Lopez-Huici sur d'autres chemins, mais elle porte ici comme ailleurs le même regard, fait de complicité et de fascination. Sekou Dolo nous scrute d'un œil, l'autre caché par un drôle de bonnet. Cet œil unique répond comme en miroir à l'objectif de l'appareil photographique qu'il fixe. Derrière, l'artiste regarde Sekou Dolo la regarder, impassible. Qui photographie qui ? L'âme humaine est une énigme que chaque visage énonce. Les portraits de Sekou Dolo possèdent le hiératisme des statues, leur silence, leur mystère aussi.

Grenoble, avril 2004